

Soufian ALSABBAGH

La nouvelle droite américaine

(Demopolis, 2012, 188 p., 15 €)

Il doit être plaisant de voir les événements confirmer ses analyses et on suppose que l'auteur de l'ouvrage ici recensé a dû éprouver ce sentiment. Quant au lecteur, après avoir passé outre à quelques maladresses de style, anglicismes ou coquilles – « puritisme », provisions de la Constitution au lieu de dispositions constitutionnelles, etc. –, il reviendra à loisir sur les primaires du parti de l'éléphant et les élections qui les ont suivies, à leurs différents niveaux, présidentiel, législatif et local, pour en déchiffrer plus aisément la signification.

La problématique est donnée dès le sous-titre – « *La radicalisation du Parti républicain à l'ère du Tea Party* » –, qui sera suivie de façon claire et continue. De fait, et comme le démontre l'auteur, l'entrée en lice des *tea partiers* ne marque qu'une étape, mais importante, d'une radicalisation déjà ancienne. Faut-il le rappeler, le parti républicain est né d'une scission des *whigs* à propos de l'esclavage et de son extension aux territoires nouvellement intégrés par l'expansion territoriale. C'était alors le parti d'Abraham Lincoln et sa base politique se trouvait dans le Nord-Est, l'ensemble le plus peuplé, qui offrait les ressources naturelles et humaines indispensables à l'industrialisation et à la modernisation du pays, derrière les hautes barrières douanières dont les républicains furent ensuite les architectes. Ceux-ci en vinrent ainsi à représenter les

intérêts des milieux d'affaires et à s'identifier aux « Blancs anglo-saxons protestants », sans être complètement insensibles aux questions sociales ni renier leur passé abolitionniste, cependant que le Parti démocrate restait implanté dans le Sud, en même temps qu'il recrutait parmi les nouvelles communautés immigrées, Irlandais, Polonais, Italiens, juifs, plus pauvres pendant tout un temps et tenues en suspicion par la mentalité *wasp*. En matière internationale, la différence portait davantage sur le style que sur le fond, le parti de l'âne étant enclin à se référer aux principes censés avoir animé les pères fondateurs pour intervenir à l'étranger et celui de l'éléphant plus attaché au réalisme. À quelques évolutions près, cette configuration a perduré jusqu'aux années soixante du siècle dernier. Certes, le *New Deal* avait pu créer un clivage droite-gauche, mais on n'oubliera pas que Richard Nixon en personne proclamera que « désormais nous sommes tous keynésiens ».

Pour prendre la mesure de la mutation, l'auteur place en exergue de son livre une citation de George Wilcken Romney, le père du candidat républicain à la récente élection présidentielle, s'insurgeant contre les « partis dogmatiques et idéologiques » qui, selon lui, menaçaient de « fragmenter le bâti politique et social » de la nation. Après une jeunesse pauvre, Romney l'Ancien avait été

le co-organisateur, avec les dirigeants syndicaux, de la mobilisation de l'industrie automobile au service de l'effort de guerre, puis, après la victoire, avait assumé la direction de la société AMC, qui était parvenue à innover face aux « trois grandes » du secteur, GM, Ford et Chrysler, avant que de se faire élire et réélire gouverneur du Michigan, l'un des États les plus ouvriers du pays. Partisan de la déségrégation, il avait cherché à infléchir la position de son parti sur ce point lors des primaires de 1964 et se présentera face à Nixon pendant celles de 1968, sur des positions favorables à un désengagement du Vietnam en vain, ce qui ne le dissuadera pas d'accepter le ministère du Logement et de l'Urbanisme, fonctions dans lesquelles il se fit, en pure perte, le chantre de « communautés intégrées ». Aujourd'hui et dans chacun des domaines évoqués, le parti républicain se place aux antipodes des positions que ce centriste avait défendues.

Suivant ici la plupart des politologues, l'auteur situe le point de départ de cette dérive lors de la campagne des primaires de 1964, qui virent la victoire de Barry Goldwater face à Nelson Rockefeller, et, quand bien même le candidat républicain sera balayé par Lyndon Baines Johnson aux élections présidentielles suivantes, une ligne idéologique avait été tracée que prolongeront Ronald Reagan et Bush le Jeune, pendant les huit années de leurs mandats respectifs. La courbe n'a toutefois pas été constante, dans la mesure où Richard Nixon et Bush l'Ancien se démarquèrent sur des points importants de cette

nouvelle doxa – encore aurait-il été intéressant de s'attacher davantage à la « stratégie sudiste » que « Tricky Dick » poursuivit -, et où Ronald Reagan exploita, mais ne mena pas ce que les Américains appellent les « guerres culturelles » (*culture wars*). Le principe de base est le désengagement de l'État. Tout ce qui peut entraver l'initiative privée sera combattu, qu'il s'agisse de la réglementation environnementale ou du droit du travail, la régulation devant se faire par le marché, ce qui implique nécessairement une refonte de la fiscalité afin d'« affamer la bête » étatique (*starve the beast*) et de favoriser les détenteurs du capital, investisseurs naturellement avisés, partant ingénieurs de la croissance, du bien-être général et, à terme, de l'équilibre budgétaire, selon le dogme de l'« économie de l'offre ». Cela peut entrer et entre de fait en contradiction avec une autre dimension du corpus, c'est-à-dire l'exceptionnalisme de source quasi divine qui autorise les États-Unis à régenter le monde, c'est-à-dire à lui imposer leurs normes, leurs armes et leurs lois. De là les aventures extérieures, l'accroissement irrationnel des dépenses militaires et, couplés à la réduction de la fiscalité sur les plus riches, le gonflement du déficit budgétaire et l'endettement public. À la vérité, il ne pouvait y avoir de désengagement de l'État, mais la mutation de celui-ci en un État de marché dont l'action conduit à une société de marché, au sein de laquelle seront pourchassés les assistés, noirs et latinos laisse-t-on entendre, les déviants – homosexuels,

mères célibataires, féministes, athées ou musulmans –, et les immigrés. Pour être systématique, cette idéologie n'en est pas moins incohérente puisque, tout en prônant l'État minimal, elle tend par exemple à vouloir établir une théocratie, ce en quoi les évangélistes rejoignent les catholiques intégristes à la Rick Santorum dans une haine commune de la raison, de la science et de la séparation des Églises et de l'État que dispose un Constitution par ailleurs encensée.

Tout cela est développé de façon convaincante par Soufian Alsabbagh, à ce point près que le soutien absolu à la ligne du Likoud qu'expriment les « éléphants » ne peut malheureusement se réduire au rôle du lobby pro-israélien ni à la générosité de Sheldon Adelson, le magnat des casinos de Las Vegas et de Macao. Plus intéressante encore est la partie de l'ouvrage où l'auteur démontre que cette dérive du parti républicain vers les extrêmes conduit au blocage des institutions et de la vie politique. Fondées sur l'équilibre des pouvoirs par une série de « freins et de contrepoids » (*checks and balances*) qui vise à maîtriser l'initiative populaire, les institutions impliquent, pour qu'elles fonctionnent, l'existence d'une zone de compromis entre les principaux partis. La structuration de la vie politique y tend également, puisque les grandes formations étaient toutes deux des agglomérats de tendances, de courants et de personnalités aux intérêts point toujours homogènes et à la discipline variable. Or, par son implantation dans une partie non négligeable de la

population, par sa capacité de mobilisation et par le fait aussi qu'il s'accouple avec les droites chrétiennes et l'extrême droite des « *hate groups* », le *Tea party* arrime le parti républicain à des positions rendant impossible tout compromis, quand il ne rejette pas toute possibilité de compromis, principe de la terre brûlée qui conduit au blocage. C'est sans doute aussi que la gauche américaine avait été durablement affaiblie et que le parti démocrate, depuis au moins Clinton, a préféré la « triangulation politique » au débat de fond et aux idéaux du New Deal, toutes choses qui ont laissé le champ libre aux thèmes de la droite extrême. La crise s'y est ajoutée, l'élection aussi, comme président, d'un mulâtre au nom bizarre et la rage qui saisit alors une bonne partie de la petite et moyenne bourgeoisie blanche, doublement inquiète d'un possible déclassé-ment, paranoïa amplifiée par une pléiade d'animateurs de la radio ou de la télévision et entretenue par des fondations aux poches profondes. Les récentes élections ont, comme on pouvait le penser, marqué l'échec des éléphants, échec net mais incomplet, au sens où ceux-ci continuent à contrôler la Chambre des représentants. Les *tea partiers* n'ont pas brillé pendant les primaires et plusieurs d'entre eux ont été battus lors des élections législatives. Il sera cependant difficile de se défaire de leur influence car le parti républicain s'est amputé de nombreux éléments centristes et sa droitisation a des racines plus profondes et plus larges. En d'autres termes, l'intérêt du livre

de Soufian Alsabbagh ne se limite pas à la séquence électorale qui vient de se clore et il conviendra de conserver l'ouvrage à portée de

la main durant le second mandat de Barack Obama.

PATRICE JORLAND